

Reclus, ou le Grand Récit de la Terre

Ronald Creagh

Tout le monde n'a pas la chance, comme Dante Alighieri, de disposer d'un aimable guide vers les sentiers inconnus. Il arrive que l'on cherche son chemin dans une rue déserte, sans repère ni carte, et que l'on aperçoit enfin un passant. Son aspect n'inspire pas confiance, mais faute de mieux, on lui demande le renseignement. Avec force gestes et en se répétant interminablement, l'inconnu vous indique la direction à prendre. Vous voilà parti dans cette voie, pour découvrir finalement que ce n'est pas la bonne. L'inconnu ne connaissait pas la rue, mais il a quand même voulu vous « informer ».

Le monde est ainsi fait : même les imbéciles ont des explications. Tout a un sens pour les gens : une configuration urbaine, une rivière, un chat. Nous sommes tous des dictionnaires ambulants : nous achetons tel pantalon parce que nous croyons « qu'il nous donne un certain look ». Chaque objet dans notre maison raconte une histoire, chaque acte a un sens, toutes nos rencontres sont l'objet d'une lecture affective et mentale. Nous vivons dans un monde de définitions et de récits - le livre de la vie.

Celui-ci, comme toute interprétation du monde, repose sur notre idée de la Nature. Mais cette référence est complexe et vague, car ce mot nébuleux Nature se réfère à la fois : au milieu terrestre particulier, défini par le relief, la végétation, les animaux, le climat ; à l'environnement qui sert de cadre à la vie humaine ; aux caractères innés de chaque individu, mais aussi ses déterminants biologiques et sociaux ; à l'ensemble de l'univers et des puissances cosmiques, à l'essence philosophique de l'être.

Le XIX^e siècle n'échappe pas à cette nuée de significations ; il s'y ajoute même la conception romantique qui en fait une source d'émotions et de sensations, et un rapide coup d'œil sur l'œuvre de Reclus révèle ces divers aspects :

« L'émotion que l'on éprouve à contempler tous les paysages de la planète dans leur variété sans fin et dans l'harmonie que leur donne l'action des forces ethniques toujours en mouvement, cette même douceur des choses, on la ressent à voir la procession des hommes sous leurs vêtements de fortune ou d'infortune, mais tous également en état de vibration harmonique avec la Terre qui les porte et les nourrit, le ciel qui les éclaire et les associe aux énergies du cosmos.¹ »

Néanmoins, si la qualité de l'écriture et l'expression de certains sentiments révèle des traits romantiques, la pensée se situe bien au-delà. L'auteur de la *Nouvelle Géographie Universelle*, de *L'Homme et la Terre*, de *L'Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique* ne se contente pas de regarder la nature : son discours embrasse toute la Planète, et il la dépeint dans tout son espace-temps. Il pose des critères précis d'interprétation et s'efforce d'établir des lois qui, bien



mieux que la simple illustration moralisatrice ou la leçon pédagogique, doivent éclairer le devenir collectif de la société humaine.

On peut même tirer de cette œuvre gigantesque qui embrasse des centaines de milliers d'années dans le temps et dans l'espace, un récit - circonstancié et prudent ! - des origines, du passé et du devenir de l'humanité et de la planète Terre. Reclus se range parmi les savants qui nous ont légué une monumentale mise en scène du devenir humain et planétaire.

Cette philosophie de l'histoire, cette métahistoire² vise la *métanoïa*, c'est-à-dire la conversion de l'esprit. Le lecteur est invité à découvrir sa solidarité avec son milieu, l'importance de l'entraide, la richesse du métissage social, bref à un parcours collectif susceptible d'entraîner l'humanité vers une perfection complexe jamais atteinte³.

Toute l'œuvre de Reclus constitue donc une grande narration, explicative du monde et de son histoire, divisée en récits de séquences temporelles diverses. Ce qui n'est pas sans poser quelques questions sur la fonction de ce type d'épopée dans nos sociétés dites postmodernes et, plus précisément, au sein des mouvements contestataires en général et de l'anarchisme en particulier.

1. Elisée Reclus, *L'Homme et la Terre*. t.I préf. p. II. Les citations de cet ouvrage sont tirées de sa première édition, Paris : Librairie universelle, 33, rue de Provence IX^e, en date du 25 octobre 1905.

2. « Recherche ayant pour but la détermination des lois régissant les faits historiques et la place de ces faits dans une vue explicative du monde » *Trésor de la Langue française*, dans l'art. « mét(A)-élément formant ».

3. Sur la solidarité avec le milieu, voir les études de John Clark. Sur le métissage social, voir Joël Cornuault, « L' Union plénière du civilisé avec le sauvage » selon Reclus, <<http://people.freenet.de/autres-espaces/cornuault1.html>>. L'idée de complexité est commune à beaucoup d'anarchistes de l'époque. Cf. Félix Fénéon : la « civilisation anarchiste – sans lois, sans chefs » est « par essence même, propice à l'expansion de toute individualité » et « atteindrait à la complexité la plus efflorescente ». *L'Endehors* 1^{er} mai 1892, cité par Caroline Granier, « *Nous sommes des briseurs de formules* ». *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*, Thèse doct. Université, Paris VIII, déc. 2003. 3^e partie, chap. 6 1A.

Petits et grands récits

Nous connaissons tous des gens pour qui tous les maux de notre pays viennent du péché originel, ou des immigrants, au choix des croyances. L'homme et la femme sont des animaux qui cherchent du sens ; rien ne les comble tant que ce qu'on appelle la grande narration qui prétend déchiffrer le monde, la société, l'histoire. Les contes de notre enfance sont remplacés par des récits plus ou moins mythiques qui nous servent de compagnons de route : le marxisme, le mur de Berlin, la guerre des civilisations, l'islam, le marché, le libéralisme, la fin des idéologies, l'attente de l'apocalypse, l'émancipation humaine ou tout simplement l'horoscope de notre journal préféré, sont quelques-unes des sagas de l'humanité. Les chroniques du quotidien, de la vie amoureuse, des relations familiales, toutes les anecdotes et les drames personnels forment la trame plus modeste de nos narrations individuelles.

L'anarchisme aussi a reposé sur une Grande Narration, avec des variantes. La geste anarchiste inclut des figures héroïques comme Malatesta, Makhno, les combattants de la Guerre d'Espagne ou de l'antifascisme ; des événements comme l'Insurrection, la Révolution ; des récits comme « la guerre de classes », « l'exploitation économique », « le colonialisme », « le mouvement social ».

Tous ces épisodes sont jaugés selon un critère récurrent, la Nature. On ne compte plus les textes libertaires qui opposent les « lois de la nature » aux « lois humaines », qui en appellent à « l'instinct de révolte », aux « lumières de la raison humaine ». Tout naturellement vient donc à l'esprit la célèbre phrase d'Élisée Reclus : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même »⁴.

L'évolution conceptuelle de l'auteur de ce chef d'œuvre qu'est la *Nouvelle*

Géographie Universelle en fait un des penseurs les plus importants de l'anarchisme au XIX^e siècle, dont il faut se demander s'il n'a pas présenté une lecture originale de son époque, et même une Grande Narration destinée à embrasser les temps à venir.

Le Grand Récit géographique de Reclus

C'est sur un double parcours que se lance l'aventure intellectuelle de Reclus : l'anarchisme et la géographie. Dans l'une, il contribue à la genèse du mouvement en conférant à l'anarchie un contenu positif, l'anarchisme collectiviste, fondé sur l'entraide⁵. Dans l'autre, comme le laisse entrevoir la citation précédente, nous sommes en présence d'un rapport dialectique entre quatre éléments : l'espace, le temps, la société, l'individu.

L'espace de Reclus n'est pas celui, abstrait, de Descartes, mais celui d'une géographie célébrant les frémissements de la planète, ses plaines et ses montagnes, ses rivières, ses lacs et ses mers, ses climats et ses régions. Ces milieux ne sont pas fixes, donnés une fois pour toutes, leurs propriétés sont variables :

4. Il y a cependant une distinction : l'homme n'est pas que nature, et sa conscience crée aussi de l'artificiel : « Il y a pourtant une distinction bien nette à marquer entre les faits de nature, que l'on ne saurait éviter, et ceux qui appartiennent à un monde artificiel, que l'on peut fuir ou complètement ignorer. Le sol, le climat, le genre de travail et de nourriture, les relations de sang et d'alliance, le mode de groupement, voilà des faits primordiaux ayant leur part d'influence dans l'histoire de chaque homme, aussi bien que de chaque animal ; tandis que le salaire, le patronage, le commerce, la circonscription d'Etat sont des faits secondaires auxquels les sociétés ne furent point soumises dans les temps primitifs. » *Op. cit.*, p. 41-42.

5. Voir Marianne Enckell, « Elisée Reclus, inventeur de l'anarchisme », à paraître.

« Les traits de la surface planétaire indiquent l'effet des actions cosmiques auxquelles le globe a été soumis pendant la série des temps.

Les continents et les îles qui surgirent des profondeurs de la mer et l'Océan lui-même, avec ses golfes, les lacs et les fleuves, toutes les individualités géographiques de la Terre en leur variété infinie de nature, de phénomènes et d'aspect, portent les marques du travail incessant des forces toujours à l'œuvre pour les modifier. A son tour, chacune de ces formes terrestres est devenue, dès son apparition, et continue d'être, dans tout le cours de son existence, la cause secondaire des changements qui se produisent dans la vie des êtres nés de la Terre. Une histoire, infinie par la suite des vicissitudes, s'est ainsi déroulée d'âge en âge sous l'influence des deux milieux, céleste et terrestre, pour tous les groupes d'organismes, végétaux et animaux, que font germer la mer et le sol nourricier. Quand l'homme naquit, après le cycle immense d'autres espèces, son développement se trouvait déjà projeté dans l'avenir par la forme et le relief des contrées dans lesquelles ses ancêtres animaux avaient vécu⁶. »

Reclus pose et parfois crée des concepts, comme celui de la Méditerranée en tant que civilisation, l'Asie antérieure et ses rapports avec l'Ouest. Bref, l'homme s'essaie à nommer son rapport avec un espace où se joue perpétuellement le dialogue entre le lieu, vu dans toute son intimité, et la planète, sous le gouvernement des influences cosmiques.

Le temps est celui de l'histoire, mais non celui de l'historicisme. Car il y a une pluralité de temps, celui plutôt lent, des

sociétés archaïques, celui qui s'emballa de la société occidentale du XIX^e siècle, en voie d'industrialisation. Des âges divers coexistent : le présent porte en son sein tous les vestiges et les cicatrices du passé, car celui-ci est toujours là :

« La société actuelle contient en elle toutes les sociétés antérieures à l'état de survivances⁷. »

Ce temps est le produit des sociétés et sa nature change avec celles-ci. La typologie de Reclus distingue deux formes sociales parmi les multiples combinaisons : la société « primitive », simple, solidaire, dont la conduite se conforme assez aux buts poursuivis, et la société que l'on dit « civilisée », divisée, contradictoire, mais complexe⁸.

L'individu n'est pas que le rival de ses semblables, comme le décrivent les darwinistes sociaux, pour lesquels l'homme est un loup pour l'homme et l'évolution n'est que la survie du plus apte ; cette tendance n'est pas niée, mais elle se complète par l'entraide. Sur ce point, Reclus est d'accord avec Kropotkine, le géographe anarchiste dont il partage l'exil, et plus jeune déjà il a participé, à différentes reprises, à des associations volontaires :

« Lorsque, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, Darwin, Wallace et leurs émules eurent si admirablement exposé le système de l'évolution organique par l'adaptation des êtres au milieu, la plupart des disciples n'envisagèrent que le côté de la question développé par Darwin avec le plus de détails et se laissèrent séduire par une hypothèse simpliste, ne voyant dans le drame infini du monde vivant que la « lutte pour l'existence. » Cependant l'illustre auteur d'*Origin of Species* et de *Descent of Man* avait aussi parlé de l'« accord pour l'existence » ; il avait célébré les communautés qui, grâce à l'union du plus grand nombre de membres étroitement

6. Reclus, *L'Homme et la Terre*, t.I, chap. I, p. 1-2.

7. *Op. cit.*, t.VI, p. 504.

8. *Op. cit.*, t. I, p. 515.



associés, prospèrent le mieux et mènent à bien la plus riche progéniture⁹. »

Ces quatre dimensions, espace-temps-société-individu sont plus que des simples paramètres. Ils prennent chez Reclus des dimensions épiques. L'espace se fait symphonique, il se mue en un hymne à la nature ; le temps se marie à la société, car lorsque celle-ci sort de son isolement, elle devient plus complexe ; le changement linéaire de l'histoire se transforme en une montée en spirale :

« Les conditions géographiques, économiques, politiques, sociales peuvent offrir certaines ressemblances frappantes, mais l'ensemble de la situation présente aussi des différences essentielles des actions et des réactions qui se sont produites à l'infini dans l'immense organisme de l'humanité. Aussi a-t-on cessé de comparer naïvement le monde à un simple mouvement de va-et-vient, à une suite de « cours et de recours », et l'on parle plus volontiers d'une « spirale de civilisation », dont les cycles, sans cesse agrandis, se développent indéfiniment pendant le cours des âges.

Toutefois il faut dire que cette spirale est de forme bien peu géométrique et que chaque événement vient en infléchir la courbe. Il arrive aussi, dans les périodes de retour vers la barbarie, que les spires se rétrécissent au lieu de gagner en ampleur. Les rythmes des événements se conforme donc à des lois très complexes, et c'est par une simple figure de langage que l'on peut se permettre de l'assimiler à une oscillation ou giration régulière¹⁰. »

Bref, la complexité croissante qui s'observe dans l'évolution de la Terre et de ses êtres vivants s'applique aussi à l'humanité. Et l'individu, qui ne peut être passif, est l'agent de ces nouvelles harmonies.

Nous sommes donc bien en présence d'une grandiose narration cosmique, qui couvre l'ensemble des espaces et des temps ; elle s'inscrit en rien de moins que 19 volumes, et se définit comme « universelle ». Reclus inaugure un nouveau récit : la géographie se définit comme « nouvelle ».

Sur cette trame, Reclus va écrire son *Évolution, la Révolution et l'idéal anarchiste*, modifiant insensiblement sa vision à mesure que lui-même évolue, tout en gardant une volonté somme toute optimiste, même si elle prévoit des régressions et ne promet rien dans l'immédiat. Une analyse renouvelée du mouvement anarchiste pourrait rechercher si l'on trouve en filigrane ce schéma narratif, et dans quelle mesure il est repris de nos jours par ceux qui approfondissent la pensée reclusienne. On peut d'ailleurs poser la question : ce schéma mérite-t-il d'être repris ? Avons-nous besoin d'un grand récit libertaire pour orienter notre action ?

9. *Descent of Man*, 2^e éd. p. 163 ; citation de Reclus, *op. cit.*, p. 140.

10. Reclus, *L'Homme et la Terre*, t. I p. 332-334

La critique des grands récits

Notre monde a vu s'écrouler quelques-unes de ces grandes narrations dont vivaient des milliers de gens : le marxisme, l'idéologie de la guerre froide, notamment. D'autres se font jour et nous assistons à l'affrontement de divers récits politico-religieux, qui cherchent à se faire une place dans un monde où la religion du marché, le soi-disant « libéralisme », tient une position hégémonique et tente de devenir la pensée unique.

Le succès de tous les fondamentalismes dément l'idée postmoderne qu'il y a une crise des grands récits. Mais il est vrai que nous en avons une approche différente, dans la mesure où Michel Foucault nous a appris à repérer les jeux des pouvoirs qui se profilent derrière ces récits. Lyotard a souligné que les grands récits avaient pour objectif d'établir des vérités universelles, de légitimer le pouvoir, d'où une remise en cause non seulement de ces narrations, mais même des « petits récits », et donc non seulement du politique, mais aussi du discours scientifique. S'il s'agit donc de les déconstruire, il est surtout important de repérer la voix qui parle à travers le récit, et où elle se situe. Les anarchistes peuvent-ils accepter un grand récit, fût-il celui de Reclus ?

Une critique faite à Reclus est son apologie d'une certaine forme de colonialisme dans la mesure où elle amène « la civilisation » au colonisé. On pourrait donc induire que, dans son esprit, la société « civilisée » est supérieure aux primitifs.

Une réplique à cet argument serait facile : Reclus note aussi bien des qualités

11. Dans l'esprit de Reclus, la civilisation actuelle ne se limite pas à l'Occident : « La civilisation européenne se voit infuser un sang nouveau par l'accession des Japonais à sa manière d'agir. » *Op. cit.*, t. I, p. 348.

que des défauts aux deux types de collectivités, de sorte que sur ce point, sans retourner au passé, il invite le « civilisé » à retrouver certaines des richesses du « primitif ». Mais si on replace le débat dans tout le contexte, on s'aperçoit que notre auteur a une conception « téléologique » de l'histoire, c'est-à-dire qu'il pense que l'histoire a une finalité. Il voit une nature et un monde dont l'évolution se fait en direction d'une complexité croissante, et il conclut que la société humaine fonctionne selon le même schéma. L'évolution ne prend pas la forme d'un cycle, quoiqu'il admette aussi l'existence de ceux-ci, elle n'est pas unilatérale, car il y a aussi des régressions, mais au total elle prend la forme d'une spirale, du fait de cette complexité.

L'idée de progrès suppose une évolution, mais la réciproque n'est pas vraie. En effet, si l'on parle d'amélioration, on fait appel à des critères : selon qu'il s'agit de la criminalité ou de la mortalité, on n'aboutit pas au même résultat. Reclus se garde bien de confondre le progrès avec l'évolution : l'un et l'autre sont liés à l'histoire, mais seule l'évolution est inévitable.

La prépondérance de la civilisation actuelle¹¹ sur les peuplades consiste en ce que celles-ci sont des sociétés simples,



parce qu'isolées. En un sens, elles sont moralement supérieures parce qu'il leur est ainsi plus facile d'ajuster leur conduite à leur idéal :

« La différence essentielle entre la civilisation d'une peuplade primitive, encore peu influencée par ses voisines, et la civilisation des immenses sociétés politiques modernes, aux ambitions démesurées, consiste dans le caractère simple de l'une, et dans le caractère complexe de l'autre. Le première, peu développée, a du moins l'avantage d'être cohérente et conforme à son idéal : la deuxième, immense par le cycle embrassé, infiniment supérieure à la culture primitive par les forces mises en mouvement, est complexe et diverse, obérée de survivances, forcément incohérente et contradictoire, sans unité, poursuivant à la fois des objectifs opposés. Dans les sociétés de la pré-histoire et du monde encore réputé sauvage, l'équilibre peut s'établir facilement parce que l'idéal en est simple et par suite telles peuplades, telles races primitives, très peu développées par les connaissances scientifiques, n'ayant que des arts rudimentaires et menant une vie sans grande variété, ont pu néanmoins atteindre un stade de justice mutuelle, de bien-être équitable et de bonheur dépassant de beaucoup les caractères correspondants de nos sociétés modernes, si infiniment complexes, entraînées par les découvertes et les progrès partiels dans un élan continu de rénovation, mêlé diversement à tous les éléments du passé. Aussi, quand nous comparons notre société mondiale, si puissante, aux petits groupes imperceptibles des primitifs qui ont réussi à se maintenir en dehors des "civilisateurs" – trop souvent destructeurs – nous pouvons être portés à croire que ces primitifs nous étaient supérieurs et que nous avons rétrogradé sur le chemin des âges. C'est que nos

qualités acquises ne sont pas de même ordre que les qualités anciennes ; la comparaison, par conséquent, ne peut se faire d'une manière équitable¹². »

Au contraire, les peuples civilisés ne pratiquent guère les principes qu'ils se donnent ; néanmoins, parce qu'ils se sont mêlés les uns aux autres par le commerce, les alliances et même par les guerres, leurs cultures se sont complexifiées et les sociétés contemporaines disposent de moyens bien supérieurs. Elles sont en train d'acquérir, par exemple, une connaissance du passé lointain qui échappe, au contraire, aux peuples « primitifs ». Fervent adepte du métissage, comme on le constate aussi dans le choix de ses compagnes, Reclus y voit un moyen de progresser moralement dans le cours inévitable vers la complexité, parce que les mariages mixtes réduisent les tensions ethniques et nationales et enrichissent les cultures respectives. Ainsi, même si dans un premier temps la société contemporaine affronte de nombreuses contradictions, elle représente une avancée dans l'histoire globale du monde :

« C'est donc en toute confiance que nous pouvons répondre à la question qui surgit en chaque homme dans le secret de son cœur : oui nous avons progressé depuis le jour où nos ancêtres sortirent des cavernes maternelles, pendant les quelques milliers d'années que constitue la courte période consciente de notre vie¹³. »

Cette téléologie se trouve d'ailleurs contrebalancée par les multiples temporalités des groupes sociaux. Reclus estime nécessaire une étude précise de toutes les histoires partielles. Celles-ci, replacées dans la longue durée, permettront de

12. *Op. cit.*, t. VI, p. 514-515.

13. *Op. cit.*, t. VI, p. 541.

corriger les interprétations trop hâtives et surtout d'établir les « lois » qui gouvernent l'humanité :

« A chaque phase de la société correspond une conception particulière de l'histoire.[...] Dans la recherche de la vérité historique, il faut se borner à considérer comme acquis les phénomènes généraux, les grands mouvements de va-et-vient que constate la marche de la civilisation prise dans son ensemble¹⁴. »

Ainsi, malgré la tentation de souligner surtout les exemples favorables à son interprétation scientifique et ses intentions anarchistes, Reclus se garde bien de proposer un dogme, mais plutôt un récit édifiant au but scientifique :

« Pris dans un sens absolu, le mot de "progrès" n'a point de signification, puisque le monde est infini et que, dans l'immensité sans borne, on reste toujours également éloigné du commencement et de la fin. Le mouvement de la société devant se décomposer en ceux de ses éléments constitutifs qui sont les individus, quel progrès en soi peut-on déterminer pour chacun de ces êtres dont la courbe totale s'achève en quelques années, de la naissance à la mort ? Quel progrès que celui d'une étincelle jaillissant d'un caillou et s'éteignant aussitôt dans l'air froid !

C'est donc en un sens beaucoup plus restreint qu'il faut comprendre l'idée de "progrès".[Et] il faudrait se garder d'attribuer à d'autres cycles de la vie terrestre une évolution nécessairement analogue à celle que l'humanité contemporaine a parcourue. Les hypothèses très

plausibles qui se rapportent aux temps géologiques de notre planète donnent une grande probabilité à la théorie d'un balancement des âges, correspondant en de vastes proportions au phénomène alternant de nos étés et de nos hivers. Un va-et-vient comprenant des milliers ou des millions d'années ou de siècles amènerait une succession de périodes distinctes et contrastantes, déterminant des évolutions vitales fort différentes les unes des autres. Que deviendrait l'humanité actuelle dans un âge de "grand hiver" ? »¹⁵

Un autre contrepoint provient des possibilités toujours présentes de régression. D'une part, tout progrès peut amener des décadences, et on le voit par exemple quand il montre la supériorité musculaire du « primitif » sur le « civilisé ». De l'autre, le perfectionnement n'est jamais assuré, car il dépend des libres choix individuels et collectifs, mais aussi des réponses de l'environnement écologique.

Les sociétés progressent, mais toujours dans un équilibre instable¹⁶. Les excès des uns sont supprimés par les excès des autres. Idée sans doute quelque peu consolante, mais qui suppose une étude sur une si longue durée qu'elle reste pour l'instant à démontrer. Celui de Reclus ne donne la prééminence ni à la structure, ni aux agents.

Le récit géographique de Reclus ne se place pas en compétition avec d'autres pour captiver un quelconque pouvoir ou même bénéficier d'un intérêt privilégié. Il est au service de la découverte de « lois », c'est-à-dire des constantes globales ou particulières, qui peuvent entrer en contradiction les unes avec les autres : la multiplicité des points de vue se confronte à l'unicité du récitant, lequel n'en est qu'un parmi d'autres. Enfin, le mouvement du monde et de l'humanité interdit aussi toute vision essentialiste,

14. *Op. cit.*, t. I, p. 339.

15. *Op. cit.*, p. 501-502. Le recours de Reclus à l'analogie, qui mériterait d'ailleurs une étude approfondie à l'ensemble de son œuvre, nuance considérablement le caractère trop « lisse » de l'idée de progrès, car elle ouvre partout l'espace de l'imprévu.

16. *Op. cit.*, préface, p. III.

figée, tant de la nature que des humains ; il y a fort à parier que, dans l'univers reclusien, les lois générales doivent inclure la libre initiative des individus et des collectivités, émancipées de toute aliénation par un pouvoir centralisé.

Conclusion

La relation de Reclus à la nature n'est donc pas celle d'un romantisme lâchant la bride aux sentiments. Sa recherche des équilibres, qui est peut-être un point faible, est aussi un atout, car elle évite ces visions unilatérales de la nature qui réduisent l'individu à la horde animale, comme l'imagine le fascisme, ni ne métamorphosent la Terre en divinité, comme cela se passe pour d'autres courants. Reclus, chantre de la nature, éveille tous les sens ; aussi n'est-il ni un monomane, célébrant quelque panacée, ni un gourou, imposant une méthode et un savoir. Son « grand récit » est à la fois discutabile et grandiose. Mais peut-on vraiment se passer de ce récit ?

Le grand souffle qui inspire l'œuvre de Reclus se trouve sans doute modulé par la multiplicité de points de vue dans les micro-analyses, et les unités narratives sont brisées par des imprévus. Il est évident, aussi, qu'une analyse équitable suppose qu'aucune idée ne soit détachée de son contexte. La pensée anarchiste a été particulièrement victime de ce charcutage idéologique : on voit le rejet de l'Etat mais pas celui d'autres formes de domination, etc. Or, quand il s'agit d'un mouvement ou d'un individu, on ne peut rogner certaines idées pour mettre en évidence un aspect particulier.

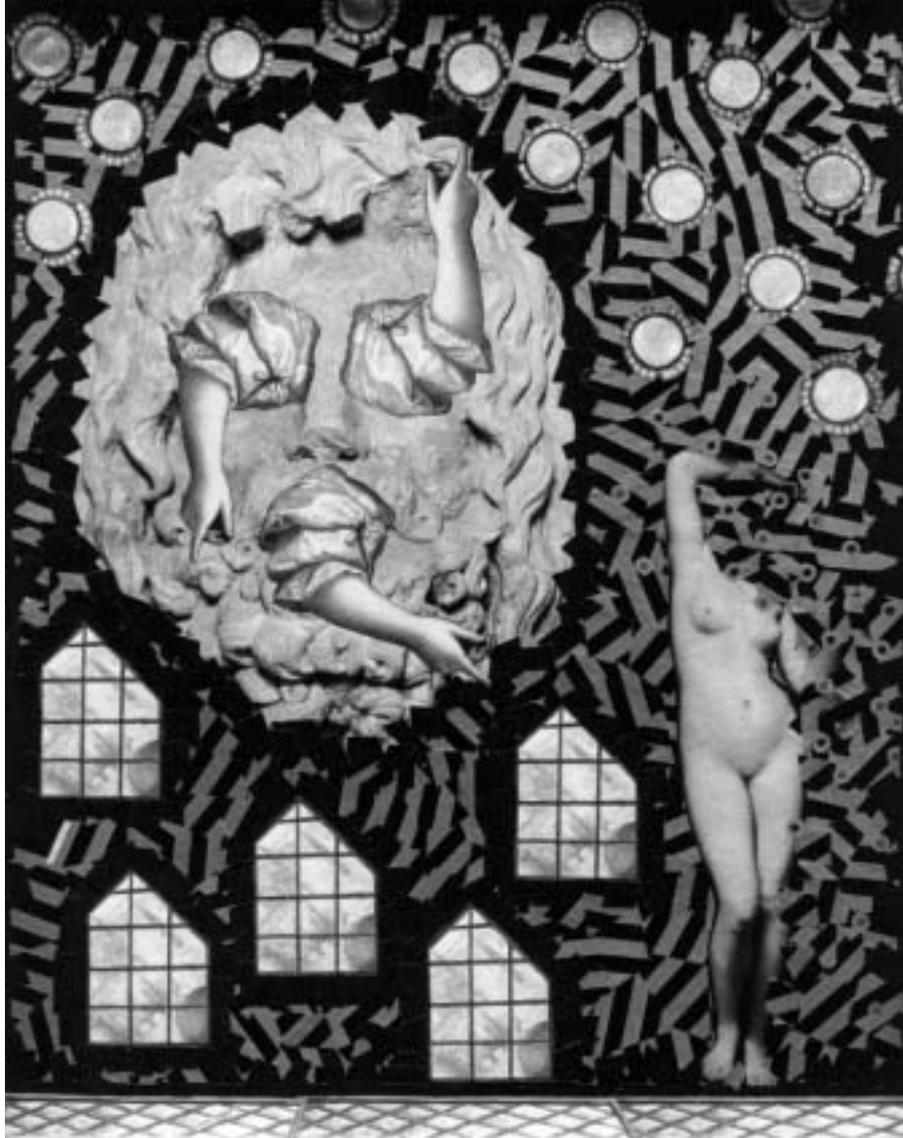
Il n'en est pas moins vrai que tout grand récit n'est jamais acceptable comme tel, parce qu'il aliène la force créative de ses auditeurs individuels et collectifs. Chaque texte (y compris celui-ci !) doit sans cesse être relativisé par

rapport à son émetteur et ses enjeux, réinséré dans la matrice d'où il provient, sans quoi il se pétrifie et devient une pensée carcérale. La volonté émancipatrice d'Élisée Reclus invite aujourd'hui ses admirateurs à multiplier les formes de représentation du monde et à dire, comme Proudhon, « je nie... en tout et partout, l'Absolu »¹⁷. Reclus a lui-même perpétuellement remis en cause un discours que seul la mort allait réifier. Les orthodoxies sont toujours fragiles et éphémères parce que les déterminismes sont toujours pluriels. Cela est vrai même pour le passé : n'en voir que les déterminismes, c'est en escamoter les alternatives potentielles. L'avenir, à plus forte raison, est ouvert : nous sommes là pour en faire éclater les multiples possibilités.

Ronald Creagh



17. Proudhon, *Œuvres*, 12.45.



André Bernard, *Orifices non encombrés pour la concrétisation du rêve*, 1987.